

L'ONCLE DU GABON, LE GABON DE L'ONCLE

Allez donc faire un tour dans la campagne morbihannaise, à l'abbaye de Langonnet, naguère petit scolasticat, aujourd'hui maison de retraite pour les vieux spiritains. Vous y verrez un étonnant musée des arts africains qui baigne encore, pour l'essentiel, dans son jus de 1931, puisque la plupart des vitrines et des objets qui s'y trouvent figuraient tels quels dans la grande exposition coloniale de Vincennes. Allez-y, vous dis-je, avant qu'il ne soit trop tard, car je crains bien qu'il ne soit un jour ou l'autre, hélas, *relooké* à grands coups de techniques modernes et de bons sentiments. Mais pour l'instant, Dieu merci, on y respire encore le parfum de ce Gabon colonial où le Père Jean Kerjean, né en 1895, a exercé pendant près de quarante ans, de 1924 à 1962.

Dans la galerie des missionnaires d'outre-mer, Jean Kerjean n'est pas un personnage exceptionnel. Ce n'est pas un administrateur hors pair à la Augouard¹, ni un thaumaturge réputé à la Goarnisson² (le pendant catholique du protestant docteur Schweitzer), pas même un excentrique à la Barreau, grand chasseur d'hippopotames³. Je dirais plutôt, si l'on veut bien me passer cet oxymore, que c'est un missionnaire ordinaire, en tout cas l'un de ces nombreux jeunes Bretons – près de soixante-dix par an au début du XX^e siècle – que des recruteurs habiles ont su, pendant des décennies, attirer dans la congrégation des Pères du Saint-Esprit en leur faisant miroiter le rêve africain⁴. Mais Jean Kerjean aimait écrire, et ça change tout. De ses années de guerre, entre 1915 et 1918, il a rapporté de volumineux carnets, dont l'essentiel a été heureusement conservé et récemment édité⁵, où chaque jour est

¹ Voir Armand Brice Ibombo, *L'œuvre missionnaire de Mgr Prosper Augouard au Congo-Brazzaville, 1881-1921*, Paris, L'Harmattan, 2012. Plus *vintage*, Georges Goyau, *Monseigneur Augouard*, Paris, Plon, 1926.

² Voir Denise Ouédraogo, *L'œuvre du Docteur Jean-Louis-Marie Goarnisson, 1931-1981*, maîtrise d'histoire, Université de Ouagadougou, 1995. Et aussi Joseph-Roger de Benoist, *Docteur Lumière. Quarante ans au service de l'homme en Haute-Volta*, Paris, Éditions S.O.S., 1975.

³ Voir Maurice Briault, *cssp, Sur les pistes de l'A.E.F.*, Paris-Colmar, Alsatia, 1945.

⁴ En 1940, les cinq diocèses bretons pouvaient s'enorgueillir d'avoir fourni à eux seuls près du quart des spiritains français : voir Joseph Michel, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, PUR, 1997, p. 111.

⁵ Jean Kerjean, *Ma campagne, 12 mars 1915-2 février 1919*, avant-propos et notes d'Émile Kerjean, Brest, chez l'auteur, 264 p. Complément indispensable : Émile Kerjean, *La Grande Guerre d'un novice de Lambézellec (Brest). Commentaires de « Ma campagne » de Jean Kerjean*, Brest, chez l'auteur, 2006, 222 p.

renseigné, ce qui donne une image saisissante de l'attente et de l'ennui dans un conflit qui fut sans doute extrêmement meurtrier, mais par moments et par endroits. En Afrique, surtout pendant ses années de brousse, jusqu'en 1946, il n'a pas eu autant de loisirs. Assez pourtant pour se charger volontiers de la chronique des missions où il était affecté et entretenir, avec famille, amis et confrères, une abondante correspondance dont il ne reste malheureusement que de trop rares pièces, souvent les plus administratives.

L'état très lacunaire de cette documentation directe aurait pu décourager son neveu, mais il n'en a rien été. Émile Kerjean avait résolu de retracer l'aventure africaine de son oncle, et il s'y est employé avec obstination et ingéniosité, mettant à profit les travaux des historiens de la colonisation, faisant son miel des ouvrages de l'époque que personne ne lit plus⁶, interrogeant les quelques témoins encore vivants, tirant même parti, fort à propos, des ressources de la littérature, de Céline à Gide, de Gary à Le Clézio... Et comme sa curiosité est insatiable, il a suivi toutes les pistes de ses investigations, multipliant les digressions pour saturer son ouvrage de l'atmosphère d'une époque dont nous avons plus idée, ajoutant même, *in fine*, une centaine de pages d'annexes. Il enquête sur un homme, il en ressuscite dix. Il pose un problème, il en ouvre vingt autres. Parti à la recherche de l'oncle du Gabon, il découvre le Gabon de l'oncle, et voilà ce livre volumineux, foisonnant, ébouriffant, passionnant.

Déconcertant, aussi, peut-être. Le fil général du récit est chronologique, mais l'auteur prend ses aises et fait à l'occasion des aller et retour : il varie les focales et traverse les temporalités. Adoptant spontanément une forme d'écriture historique très moderne, Émile Kerjean se donne à voir dans sa prospection, dont il fait partager les bonnes et les mauvaises surprises. Il ne cache rien des problèmes qu'il rencontre. Parfois la vérité échappe, la précision manque, il faut se résoudre au probable, au vraisemblable. « J'imagine », écrit-il souvent : eh ! oui, quand les traces manquent, l'on en est réduit aux hypothèses. Le public ne sait pas assez que l'imagination est l'une des qualités principales requises de l'historien.

La difficulté se trouvait redoublée par la nature même de la plupart des documents disponibles, biaisés par la propagande lorsqu'ils étaient d'époque, corrompus par les aléas de la mémoire ou par la complaisance lorsqu'il s'agissait de souvenirs tardifs. Et de surcroît, de part et d'autre, très majoritairement des témoignages de Blancs. Rhétorique de l'œuvre civilisatrice et missionnaire de la France d'un côté, discours de la perte et de la nostalgie de

⁶ Un article stimulant d'un ethnologue brestois évoque très bien « la multitude d'ouvrages sur les missions qui, épargnés par le feu et le pilori, éjectés des paroisses, des bibliothèques scolaires et municipales, vendus en stock après le décès de la tante infirmière ou du grand-père officier de marine, apparaissent simultanément sur les étalages des marchands de livres d'occasion », où on les retrouve dans « leurs offres à trois euros » : Sergio Dalla Bernardina, « Ici et là-haut. L'écriture missionnaire entre terrain et transcendance », dans Tiphaine Barthélémy et Maria Couroucli (dir.), *Ethnographes et voyageurs*, Paris, CTHS, 2008, p. 57-58.

l'autre : des boulevards ouverts à la mythification du réel. À bien des égards, l'Afrique des coloniaux est un songe. Sensible aux charmes de ces enjolivements, Émile Kerjean ne s'est pas laissé prendre à leurs pièges : il s'est armé, en contrepoint, des précieux travaux de Georges Balandier, ethnologue des *villages gabonais* (1952) et sociologue de l'*Afrique ambiguë* (1957)⁷.

L'Afrique de Jean Kerjean, c'était donc l'Afrique équatoriale française, l'A.E.F. comme on disait, et plus précisément, dans sa partie méridionale, le Gabon. Vu d'Europe, en vrac et à gros traits : la proximité de l'équateur⁸, la chaleur humide et pesante (il pleut huit mois sur douze, on transpire en permanence), l'emprise de la forêt, les serpents, la maladie du sommeil et les fièvres bilieuses, les grands fleuves : peu de routes, la pirogue est reine. Une population locale diversifiée : à l'ouest, sur la côte, les Mpongoués, à l'est, dans le bassin de l'Ogôoué, les Fangs (ou Pahouins), et ici ou là, dans la forêt, des Pygmées. Du point de vue religieux, Jean Kerjean relevait du vicariat apostolique de Libreville, séparé de celui du Loango depuis 1890. « L'apostolat est dur et difficile au Gabon », expliquait en 1933 le *Petit Atlas des Missions catholiques*, qui établissait le bilan suivant : « Le vicariat est évangélisé par 25 Pères européens et 10 prêtres indigènes, aidés par 21 frères, 26 religieuses de l'Immaculée-Conception de Castres et 15 religieuses indigènes. Le petit séminaire compte 35 séminaristes ; 57 écoles primaires groupent 6 565 élèves. Les catholiques sont au nombre de 31 423, contre 6 250 protestants et 500 000 infidèles »⁹. Résumé saisissant, qui disait la faiblesse des moyens face à l'ampleur de la tâche mais aussi la satisfaction d'avoir supplanté la concurrence protestante¹⁰.

Qu'est-ce qui pouvait attirer des candidats dans les congrégations missionnaires qui leur promettaient une Afrique aussi belle qu'accablante et dangereuse, avec un retour au pays seulement tous les dix ans (et encore... : parti en 1924, Jean Kerjean a eu son premier congé en 1934, le second en 1948) ? La réponse tient en deux mots : la soif de l'aventure et le goût de l'extrême¹¹. Dans le clergé comme ailleurs, les coloniaux se recrutaient facilement parmi les fortes personnalités, qui n'étaient pas toujours commodes : amateurs d'exotisme ou d'émotions fortes, baroudeurs ou têtes brûlées, instables ou inadaptés, en quête d'insolite ou

⁷ Respectivement, *Les villages gabonais*, Brazzaville, Institut d'études centrafricaines, 1952, et *Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1957.

⁸ Voir Maurice Briault, cssp, *Sous le zéro équatorial*, Paris, Bloud et Gay, 1928.

⁹ Mgr André Boucher, *Petit Atlas des Missions catholiques*, Paris, Hatier, 1933, p. 154.

¹⁰ Analyses similaires chez les rédemptoristes du Congo belge voisin : voir Lieve Joris, *Mon oncle du Congo*, Arles, Actes Sud, 1990.

¹¹ Voir Sergio Dalla Bernardina, *loc. cit.*, p. 64. Voir aussi Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

de rédemption. Ajoutons un élément qui peut expliquer le maintien d'un fort niveau de vocations après 1918 : l'impact psychologique de la Grande Guerre. Pour la génération de Jean Kerjean, l'aventure missionnaire est aussi une manière de perpétuer, sur la scène coloniale, la sociabilité des tranchées. On ne mesure pas assez ce qu'a pu représenter, pour un certain nombre de jeunes prêtres ou séminaristes, l'expérience de la camaraderie du front en tant que remise en cause du modèle sacerdotal et du métier de curé. Comment, après cela, se résigner à moisir au milieu des bigotes ? La mission outre-mer offrait la perspective d'un quotidien plus exaltant que celui des paroisses métropolitaines. En brousse, il fallait se faire, au gré des besoins, infirmier, planteur, bâtisseur, mécanicien, commerçant... Tout le contraire d'un confinement pieux avec les femmes et les enfants à l'ombre du clocher et du presbytère. Une affaire d'hommes, avec insignes afférents – pipe, apéro (le Pernod quotidien), moto, etc. – et langage dru. « Ce con-là aurait pu m'attendre pour mourir », lâche le Père Kerjean, arrivé trop tard pour administrer les derniers sacrements à un ancien bagnard : allez parler comme cela dans une paroisse bourgeoise de grande ville française ! En 1943, le Père Montuclard et ses amis de Jeunesse de l'Église s'interrogeaient : « Le christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? »¹² Pas dans les colonies, en tout cas.

Et pourtant le contraste n'était pas aussi accusé qu'on le suppose. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que de nous montrer les missionnaires longuement occupés à des tâches proprement cultuelles ou sacramentelles dont ils tiennent une rigoureuse comptabilité, comme on le voit dans ce rapport après une tournée en brousse : « Distance parcourue : 933 km dont une centaine en pirogue. Communions distribuées : 5 431. Confessions entendues : 1 503. Baptêmes administrés : 250 ». Affecté à Libreville, au bénéfice de l'âge, dans la dernière décennie de sa présence au Gabon, le Père Kerjean passe un temps fou à tenir à jour un fichier de la population catholique de la région : je ne sache pas que les curés bretons aient été, à cette époque, aussi zélés dans la tenue du traditionnel *liber status animarum*. Autre atténuation nécessaire, le petit monde des coloniaux, qu'un discours *ex-post* affecte de vouloir soudé, était traversé par les antagonismes métropolitains : école libre contre école laïque, tensions ponctuelles et méfiance latente entre autorités civiles et religieuses – le missionnaire soupçonnait facilement l'administrateur colonial d'être franc-maçon, et celui-ci doutait fréquemment de l'attachement de l'autre à la République. Il faut le dire nettement : trop souvent réduite, pour l'opinion publique, à sa face pittoresque et palpitante, la vie missionnaire combinait en réalité, comme l'expliquait fort bien le Père Kerjean en 1925, « les

¹² « Le christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? », *Jeunesse de l'Église*, n°2, 1943, p. 63-103.

occupations du saint ministère et les surprises continuelles de la vie africaine ». Ces quelques mots résument tout.

Jean Kerjean est mort en 1962, deux ans après l'indépendance du Gabon, quelques mois avant l'ouverture du concile Vatican II. Entre lui et nous, un écart sidéral, créé d'abord par la décolonisation de l'Afrique et la réforme de l'Église, puis par la repentance coloniale et le détachement religieux de la France. Il est mort au moment où l'univers qu'il avait toujours connu basculait, même si les signes précurseurs en étaient visibles bien avant. Il appartient donc à ces générations de missionnaires qui n'ont jamais douté que leur tâche fût à la fois de convertir au christianisme, pour le salut de leur âme, des « païens » englués dans le « fétichisme », et de faire « évoluer », pour leur bien, des Noirs naturellement « paresseux » et « versatiles » : baptiser, éduquer, moraliser, européaniser allaient de pair. Le Père Briault, autre spiritain, faisait en 1930 cet éloge benoît du colonialisme : « Le mot colonie n'est pas synonyme d'exploitation criminelle et nous sommes fiers de proclamer que la carrière coloniale compte à son martyrologe de très grandes âmes qui ont aussi bien mérité de la patrie que de l'humanité. Mais de même que ce n'est pas aimer un enfant que de l'abandonner à lui-même, de même c'est mal aimer la race abandonnée des Noirs que de faire chorus, même dans un but désintéressé, à certaines de ses plus dangereuses chimères ». Les chimères en question tenaient en un slogan, que les élites indigènes commençaient de répandre : *l'Afrique aux Africains*. « Soit, mais qu'en feront-ils ? s'inquiétait le bon Père [...]. Ces évolués fashionables qui vivent aujourd'hui à l'européenne, qui portent nos habits, nos casques de liège et nos ombrelles, vers quelle barbarie retourneront-ils le jour où les Blancs quitteront ces colonies [...] ? »¹³

On sent quelquefois, au détour des pages, qu'Émile Kerjean se désole que son parent ait partagé cette façon de penser. Il relève, mine de rien, tout ce qui peut le distinguer de confrères plus obtus, comme le fait que l'oncle ait été gaulliste dès septembre 1940 quand la plupart des coloniaux du Gabon restaient fidèles à Pétain. Mais à jouer l'avocat, on risque la surinterprétation. Peut-on vraiment, par exemple, pour atténuer un paternalisme aujourd'hui décrié, lire le passage d'une lettre de 1950 où il est question d'un abbé indigène « pour qui, comme pour ses frères noirs, le temps ne compte pas », comme une forme d'attention à la différence des cultures, alors que le contexte montre bien l'exaspération du missionnaire blanc face à son collaborateur noir qui lui a laissé des « fiches incomplètes ou mélangées » qu'il est obligé de revoir ?

¹³ Maurice Briault, cssp, *Dans la forêt du Gabon*, Paris, Grasset, 1930, p. 185-186.

Mais non, cher Émile, Jean Kerjean n'a pas compris l'Afrique comme nous la comprenons. Et alors ? il a partagé les préjugés de son époque et de son milieu. Pourquoi irions-nous le lui reprocher ? L'histoire ne juge pas, elle explique. Elle ne donne pas de leçons, elle rend attentif à la relativité des choses. Selon l'excellente formule d'un éminent africaniste, Henri Brunschwig, elle « n'enseigne que le bon usage du doute »¹⁴. Jean Kerjean n'a donc rien compris à ce qui nous paraît aujourd'hui évident – mais c'est toujours plus facile d'être intelligent après coup. Et ceux qui ont suivi, prêtres *Fidei donum* ou laïcs en coopération missionnaire, n'ont pas tout de suite compris, eux non plus, la profondeur des remises en cause qui s'imposaient. Adeptes d'une « inculturation » du christianisme, plus pédagogique assurément mais pas forcément moins invasive, ils n'ont fait qu'adapter le dispositif. Ils n'ont pu se déprendre de la certitude d'avoir raison, et par conséquent de devoir inculquer aux indigènes les « vérités nécessaires » de la religion catholique, comme d'autres, aujourd'hui, sont persuadés que la démocratie occidentale est une vérité politique à vocation universelle et s'emploient à l'imposer partout, avec les déconvenues que chacun peut constater.

On se consolera peut-être en se disant que si les missionnaires ont été aveugles, ils se sont donné de la peine, et qu'ils peuvent au moins se prévaloir, sur le terrain de l'éducation ou de la santé par exemple, d'un bilan plus qu'honorable. Certes, mais « le dévouement n'a jamais fait défaut à l'œuvre missionnaire, sans pour autant la protéger du refus, lui ôter son caractère offensant pour la dignité, ni cette odeur de mort et de cendre qui imprègne ses entreprises et ses agents », affirmait en 1974 Fabien Eboussi Boulaga. Cette observation figure dans un texte bref et impitoyable, qui a fait à l'époque l'effet d'une bombe, et qui a été publié dans la revue théorique des spiritains. Le jésuite camerounais, formé dans les meilleures écoles catholiques, y explique que « la mission des temps modernes est structurellement parlant une colonisation. [...] Elle coupe le monde en deux catégories, les chrétiens et les non-chrétiens, les uns sont tout, les autres rien, ou du moins quelque chose en puissance ». Les mots sont durs – « désinvolture à l'égard de l'Afrique », « mépris de l'altérité », « certitude qu'on détient la vérité et le salut », et ainsi de suite – mais la pointe de l'analyse l'est encore plus, qui renvoie les Blancs à leur propre déchristianisation : « L'action missionnaire des derniers temps fonctionne comme une fuite en avant de l'Occident en crise religieuse, comme un déplacement équivoque de la question décisive que pose cette crise et comme projection hors de soi de ses contradictions religieuses ». Conclusion, brève et

¹⁴ Henri Brunschwig, *L'Afrique noire au temps de l'Empire français*, Paris, Denoël, 1988, p. 15.

radicale : « Que l'Europe et l'Amérique s'évangélisent elles-mêmes en priorité. Qu'on planifie le départ en bon ordre des missionnaires d'Afrique ! »¹⁵

Cela a été écrit en 1974. Je laisse qui veut s'enquérir par lui-même de ce qu'il est advenu depuis des missions dans le catholicisme : il y a là matière à une intéressante réflexion, à la fois théologique, historique et sociologique. Je laisse également chacun considérer le devenir de l'Afrique depuis les indépendances, et méditer à cette lumière le sinistre pronostic formulé par le Père Briault en 1930, qu'on a lu plus haut. Mais d'abord, toutes affaires cessantes, plongez-vous dans ce livre. Servi par une plume alerte, il fait découvrir, avec talent, un monde aussi complexe que fascinant. C'est l'honneur de l'auteur que de le montrer tel qu'il le comprend, sur pièces – sans souci des convenances du prétendu « devoir de mémoire », qui est une police de la pensée. Émile Kerjean avance en toute liberté. La liberté de l'histoire, qui ne se partage pas.

Yvon Tranvouez
Professeur émérite d'Histoire contemporaine
Université de Brest

Référence : Préface à Émile KERJEAN, *Le Gabon au cœur (1924-1962). Le monde de Jean Kerjean*, Brest, Imprimerie Ouestélio, 2014, 547 p. (p. 5-12).

¹⁵ « La démission », *Spiritus*, n°56, 1974, p. 276-287 (repris dans Fabien Eboussi Boulaga, *À contretemps. L'enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Karthala, 1992).